

Richard Jacquemond
traducteur de l'arabe (Égypte)

Entretien mené par Corinna Gepner

Pourriez-vous nous dresser une sorte d'état des lieux de la littérature arabe traduite en France aujourd'hui ?

Actuellement, deux grands domaines représentent l'essentiel des publications : la littérature moderne et la littérature islamique – donc religieuse, ancienne ou moderne, y compris le soufisme, où il y a une tradition française très forte de publications et de recherche. En littérature proprement dite, on trouve surtout de la littérature moderne, ce qui est une tendance assez récente parce que, longtemps, on n'a valorisé que la littérature arabe classique ; dans la tradition orientaliste, la culture arabe était considérée comme ayant produit de grandes œuvres à l'âge classique (du VII^e au XII^e siècle en gros) et on ne s'intéressait pas à la production moderne, on considérait qu'elle n'était capable que de donner des imitations (forcément inférieures à l'original) de la prose européenne. À partir des années 1970, ce regard a changé, on a commencé à s'intéresser à la littérature contemporaine, notamment parce que c'est un moyen privilégié pour comprendre les sociétés arabes d'aujourd'hui. Au même moment, de nombreux intellectuels arabes ont émigré en France, souvent parce qu'ils étaient persécutés dans leur pays, et beaucoup ont joué un rôle essentiel de médiateur. Ainsi de Farouk Mardam Bey, qui dirige depuis 1995 les collections Sindbad et Mondes arabes d'Actes Sud, le principal éditeur d'ouvrages arabes traduits en France (en 1995, Actes Sud a repris le fonds et le nom des éditions Sindbad, qui étaient dans les années 70 et 80 le principal éditeur de littérature arabe traduite en France). Du coup, aujourd'hui, on néglige l'héritage arabe classique

et il y a de grandes lacunes dans ce domaine. Regardez par exemple les traductions de l'arabe en Pléiade : à part le Coran, il n'y en a que trois : les *Mille et une Nuits*, le *Livre des exemples* d'Ibn Khaldoun, et une anthologie de voyageurs arabes. Aucune anthologie de poésie ancienne, ni de grande littérature d'*adab* : c'est très mince.

Il existe aussi un domaine arabe aux éditions du Seuil.

Oui, c'est nouveau. Le Seuil a confié ce domaine à un jeune traducteur, Emmanuel Varlet, qui fait découvrir de nouveaux auteurs : l'Irakien Ali Bader, le Saoudien Mohamed Hassan Alwan, l'Égyptien Mohamed Salah Al-Azab...

Comment en êtes-vous venu à la traduction et pourquoi avoir choisi l'arabe ?

Au départ, c'était un projet touristique ! J'avais fait le routard en Amérique du Sud, j'avais appris l'espagnol au lycée. En Amérique du Sud, on circule avec l'espagnol dans tout un continent. J'ai voulu faire un voyage du même type autour de la Méditerranée et je me suis dit, je vais apprendre l'arabe – j'ignorais alors qu'il y a bien plus de variations entre les divers parlers arabes qu'entre le mexicain, le péruvien ou le colombien. Je me suis inscrit à la fac à Aix et, très vite, je suis tombé amoureux de cette langue. J'avais fait d'autres études auparavant, droit et sociologie, sans passion. En m'initiant à l'arabe, je me suis découvert une vocation. Et quand un de nos professeurs nous a annoncé qu'il y avait la possibilité de poursuivre l'apprentissage au Caire, avec une bourse de neuf mois, j'ai renoncé à mon projet de voyage et j'ai décidé d'aller au Caire. J'y suis arrivé en octobre 1983. C'était un vrai choc. Ma première réaction a été de me dire : « Neuf mois c'est rien, c'est neuf ans qu'il me faut ici ! » On est tout de suite saisi, absorbé par l'Égypte. La foule cairote, les rapports sociaux empreints de civilité, la richesse culturelle, le climat... Bref, j'ai passé en tout plus de quinze ans au Caire, avec différents statuts : étudiant, coopérant, chercheur. J'ai épousé une Égyptienne, et c'est devenu comme ma seconde patrie.

La traduction est venue très vite. Je m'étais mis à l'arabe tard, à vingt-

quatre ans, il fallait commencer à penser à un avenir professionnel, donc j'étais pressé. La traduction m'est apparue comme le moyen d'accélérer l'apprentissage de la langue. Pendant ma première année de boursier au Caire, je faisais des traductions pour la *Revue de la presse égyptienne* que publiait alors le CEDEJ, le centre de recherches français. Et quand Claude Audebert, ma professeure d'arabe, qui est spécialiste de poésie arabe classique, a été contactée pour la traduction d'un roman égyptien contemporain, elle a proposé mon nom. J'ai fait un essai qui a été accepté. C'était pour la collection « Lettres arabes » chez Lattès, financée par l'Institut du monde arabe. C'était la première collection de littérature arabe traduite hors « ghetto », chez un éditeur grand public. Douze titres sont parus dans cette collection dans la seconde moitié des années 1980. C'est ainsi que ma première traduction (Maguid Toubia, *Combat contre la lune*) est parue avant même que j'aie ma licence d'arabe !

J'avais traduit ce livre pendant mon premier séjour au Caire. Je rencontrais régulièrement l'auteur, qui me donnait toutes les explications linguistiques et anthropologiques dont j'avais besoin. Comme j'avais une bonne écriture en français, j'ai réussi comme ça, un peu miraculeusement, à tenir les deux bouts de l'opération. Cela m'a aussi permis de comprendre très tôt, puisque je pratiquais les deux en même temps, la différence entre la traduction littéraire et la version universitaire.

Par la suite, comme beaucoup de traducteurs littéraires débutants j'imagine, je me suis senti investi d'une mission. On découvre un espace littéraire très riche, inconnu chez nous, on voudrait traduire tout ce qu'on lit ! Et donc j'ai continué. Au début, j'apportais des textes aux éditeurs et, ensuite, j'ai peu à peu cessé, au fur et à mesure que j'étais davantage sollicité. C'est ainsi que je suis devenu le traducteur attitré d'un des principaux écrivains égyptiens, Sonallah Ibrahim, dont j'ai publié huit traductions.

C'est vous qui l'aviez apporté ou on vous l'a proposé ?

Un peu les deux. En 1991, Yves Gonzalez-Quijano, qui démarrait la collection « Mondes arabes » chez Actes Sud avec une traduction de Sonallah Ibrahim, voulait en même temps publier son premier

roman, un texte court et très fort, paru en 1966 et aussitôt censuré en Égypte. On s'était connus au Caire, où je résidais alors et où j'étais en contact avec l'auteur, pour un projet de traduction d'un autre de ses romans. Yves m'a donc sollicité et ma traduction de *Cette odeur-là* est parue en 1992, en même temps que la traduction d'Yves du roman intitulé *Le Comité*. Ces deux titres ont lancé la collection. Et ensuite, j'ai continué à traduire Sonallah Ibrahim.

Vous avez évoqué la grande diversité des parlers arabes. Pourriez-vous expliquer quelles sont les spécificités de l'arabe égyptien ?

L'arabe écrit est le même partout, mais il est toujours plus ou moins marqué par un substrat local. C'est du même ordre que quand vous traduisez, de l'allemand, un auteur suisse ou autrichien. Maintenant, les éditeurs précisent le pays d'origine, après « traduit de l'allemand », de l'anglais, de l'espagnol, etc. Dans toutes les langues littéraires qui ont une grande aire de diffusion, il y a toujours un ancrage local, qui fait qu'il y a des usages spécifiques qui transparaissent dans l'écrit, indépendamment de la diversité des parlers. Cela vaut aussi pour l'arabe. La littérature d'Égypte a cette particularité que, au sein de l'aire arabe, c'est celle qui puise le plus volontiers dans les parlers locaux. On peut l'expliquer sociologiquement : c'est parce qu'ils ont été longtemps en position dominante dans le monde arabe que les écrivains égyptiens sont ceux qui ont le rapport le plus décomplexé à la norme linguistique. C'est une règle qu'on retrouve peu ou prou dans tous les espaces linguistiques : les écrivains périphériques, pour s'imposer, sont davantage contraints de gommer leur vernaculaire que les écrivains centraux. Aujourd'hui, la domination égyptienne est beaucoup moins marquée, cela se traduit notamment dans le fait que cette tendance à « localiser » l'arabe écrit se diffuse un peu partout. Ce qui complique d'autant la tâche du traducteur. Certains traducteurs de l'arabe n'hésitent pas à voyager, à traduire des auteurs de divers pays, mais beaucoup ont un ancrage local. Personnellement, je ne traduis que des auteurs égyptiens – la seule exception, c'est un récit du Marocain Mohamed Berrada (*Comme un été qui ne reviendra plus*), mais qui est consacré à ses souvenirs d'étudiant au Caire !

Cela vous oblige-t-il à un travail particulier dans la restitution en français ?

On ne peut pas traduire l'arabe local par du français local, pour moi cela n'a pas de sens. Mais il faut connaître le contexte local pour pouvoir traduire correctement. Il m'arrive de voir des erreurs de traduction dans des romans égyptiens qui s'expliquent par cette méconnaissance du contexte local par le traducteur. Je pense par exemple à un roman qui se déroule presque tout entier sur une sorte de péniche où se réunit une bande d'intellectuels cairotes pour fumer du haschisch, échanger les derniers potins et refaire le monde. Ces « péniches » sont en fait des maisons flottantes arrimées le long des rives du Nil, qui ne quittent jamais leur quai. Le deuxième chapitre de la version française s'ouvre sur cette phrase : « La péniche s'immobilisa sur les eaux grises du Nil. » Si le traducteur connaissait Le Caire, il n'aurait pas utilisé ce verbe qui implique que ce bateau se déplace, ce qui n'est pas le cas. D'ailleurs il aurait dû être alerté par le verbe utilisé par l'auteur, *istawa*, qui ne suggère pas de mouvement, mais un état fixe, immuable (c'est le verbe que le Coran utilise pour désigner la position de Dieu sur son trône). Il aurait fallu dire par exemple « La péniche trônait sur les eaux grises du Nil », pour suggérer cette connotation religieuse.

Comment travaillez-vous quand vous avez un texte à traduire ?

Je mélange un peu les étapes, je ne fais pas de premier jet jusqu'au bout. Je fais vingt à trente pages, et avant de continuer, je vais revenir dessus, ce qui va me permettre d'avoir ensuite un début relativement travaillé, et d'avancer plus vite ensuite. Mais je dois revenir plusieurs fois sur ce que j'ai traduit, même quand le texte est apparemment très simple. La traduction de l'arabe demande beaucoup de réécriture d'une manière générale, en raison de l'écart important entre la manière dont on exprime les choses en français et en arabe. Le plus typique, c'est la question du temps : l'arabe n'a pas de temps verbaux, mais deux modes, l'accompli et l'inaccompli, qui ne correspondent ni au passé et au présent, ni à l'indicatif et au subjonctif. À chaque livre, j'hésite longuement avant de choisir le temps de

la narration en français. J'ai eu une expérience saisissante de cette difficulté de la traduction arabe le jour où, en traduisant un roman de Sonallah Ibrahim, je suis tombé sur une longue citation (près d'une page) de *Memoria del fuego* d'Eduardo Galeano, que Sonallah avait traduit lui-même en arabe à partir de la version anglaise. À l'époque, il n'y avait pas de traduction française disponible (l'extrait provenait du troisième volume de *Memoria del fuego*, qui n'avait pas encore été traduit en français). Connaissant l'espagnol, je suis donc retourné à l'original. Je n'ai jamais traduit de l'espagnol de manière professionnelle, mais ces quelque vingt ou vingt-cinq lignes m'ont coûté moins d'efforts que n'importe quelle page d'arabe, alors que j'ai au moins trois mille pages de traduction d'arabe derrière moi ! Quand je pense que mes collègues traducteurs d'espagnol sont payés au même tarif ! Après vingt ans de traduction d'arabe, c'est toujours pareil. On ne va pas plus vite. Il y a un très gros travail de reformulation.

Justement, parlons de la question matérielle. Vous ne vivez pas de votre travail de traduction.

Non. J'ai été coopérant, puis chercheur en Égypte et, depuis 1999, je suis universitaire. Dans tous les cas la traduction est restée un à côté par rapport à mon activité principale. Je traduis beaucoup moins qu'un traducteur à plein temps, mais j'en suis quand même à une vingtaine de titres. D'abord Sonallah Ibrahim, avec qui je forme un vieux couple ! Ce qu'il écrit n'est pas forcément ce que je voudrais traduire en priorité, il m'arrive de m'enthousiasmer pour des textes que je ne traduirai jamais, faute de temps et parce que je donne la priorité à ma fidélité à Sonallah.

Cela dit, mon travail de traducteur et mon travail d'enseignant-chercheur sont très liés. J'ai deux pans dans ma recherche : la sociologie des écrivains et de la littérature en Égypte et dans le monde arabe, avec une méthodologie inspirée de Bourdieu. Je réfléchis à la manière dont tel contexte, telle histoire intellectuelle, culturelle, sociale, en Égypte en particulier, a produit tel type de littérature et d'écrivain, aux rapports complexes entre l'État, la société, l'intelligentsia. L'autre versant de ma recherche est la sociologie de la traduction. Je ne

m'intéresse pas tant à la traduction du point de vue linguistique, qu'aux raisons pour lesquelles on traduit tel type de livre à tel moment et pas tel autre, selon quelle logique éditoriale, dans quel contexte géopolitique. Je travaille plus généralement sur l'exportation de la culture et de la littérature arabes contemporaines à travers les flux de traduction de l'arabe vers les langues européennes, et vice versa. J'ai publié dans *TransLittérature*, il y a longtemps, un article montrant que traduire de l'arabe vers le français et du français vers l'arabe sont deux métiers différents, parce que les langues sont dans des situations très différentes¹.

Et que pensez-vous du paysage actuel de la traduction de l'arabe en France ?

Entre mes débuts il y a trente ans et aujourd'hui, il y a un progrès considérable. Vers 1985, il y avait quinze ou vingt titres traduits en littérature arabe contemporaine, dont la plupart étaient invisibles en librairie. Aujourd'hui, dans n'importe quelle bonne librairie, vous avez un véritable rayon de littérature arabe. Souvent classée par pays, en mêlant les auteurs arabes francophones ou traduits de l'anglais avec les arabophones. La répartition n'est pas forcément très judicieuse. Et sur les librairies en ligne vous trouvez plusieurs centaines de titres. Voilà pour le positif. Ce qui l'est moins, c'est que cette littérature reste très marginale dans le paysage éditorial français. C'est d'autant plus irritant qu'on est dans un pays qui compte une forte minorité d'origine arabe, un pays qui a de multiples liens avec cette histoire, ces sociétés. Mais cette minorité est défavorisée socialement, donc peu consommatrice de livres et, comme elle est surtout d'origine maghrébine, elle se tourne d'abord vers les auteurs maghrébins, qui, sur le marché français, sont principalement des auteurs d'expression française.

¹ « Traductions croisées Égypte-France », *TransLittérature*, 7, été 1994 (http://www.translitterature.fr/auteurs-article.php?id_numero=7&id_auteur=51&id_article=81&page=10&page2=1).

J'imagine en plus que la littérature arabe en France n'est pas représentée de manière très homogène.

Bien sûr, cela reste très lié au contexte politique. En ce moment, c'est compliqué parce qu'il y a en France des crispations, pour dire les choses gentiment, vis-à-vis de tout ce qui vient de cette région du monde. L'intérêt pour la littérature qui vient de ces pays est toujours biaisé. On va chercher des témoignages, des documents, on ethnicise, on politise. Il n'y a pas le regard d'égal à égal qui fait qu'on va traiter un auteur arabe comme on traite un auteur allemand, italien, voire israélien. La littérature israélienne est vue comme ayant une dimension universelle parce qu'il y a cette tradition du Juif porteur d'un universel, alors que l'Arabe, lui, est toujours particulier. Il n'est jamais universalisable. C'est très difficile pour l'écrivain arabe d'être perçu comme porteur d'un message universel, aussi bien en termes esthétiques que politiques. On est toujours dans cette difficulté-là, qui ne va pas en s'arrangeant dans le contexte actuel.

Un exemple significatif : il n'y a eu pratiquement aucun texte de prose syrien traduit jusqu'en 2011. Depuis, il y a eu toute une série de traductions, très liées évidemment au contexte. C'est tout de même incroyable : la Syrie et sa littérature existaient avant 2011 ! Pour l'Égypte, il y a eu un phénomène comparable : à l'époque de Nasser le pays était *non grata* ; il est redevenu fréquentable à partir du milieu des années 1970, après le revirement d'alliances de Sadate et surtout après son voyage à Jérusalem et la paix avec Israël. C'est à partir de là qu'on a vraiment commencé à traduire les écrivains égyptiens.

Hormis les Égyptiens, en France, on traduit surtout les auteurs palestiniens et libanais. Pour le Liban, cela s'explique par ses liens étroits avec la France, qui remontent au XIX^e siècle, par le statut de Beyrouth comme capitale littéraire arabe concurrente du Caire, et aussi par le fait que la diaspora libanaise en France est plus favorisée socialement que la diaspora maghrébine. Pour la Palestine, c'est encore une fois lié à un contexte politique. Donc en gros, les trois quarts de ce que vous pouvez lire en français traduit de l'arabe, c'est Égypte, Liban, Palestine. Si vous lisez un auteur maghrébin, il y a neuf chances sur dix pour que ce soit un écrivain francophone. Les

Maghrébins arabophones sont victimes d'une double domination, par leurs compatriotes francophones et par leurs pairs orientaux arabophones.

Une dernière question : est-ce que vous auriez une définition à donner du traducteur ?

Non, et je ne crois pas qu'on puisse en donner une. Pas davantage que pour les écrivains. Il y a mille manières d'être traducteur, des parcours et des histoires très variés, dans un même contexte et plus encore dans des temps et des lieux différents. Il y a eu beaucoup d'avancées récemment dans les *translation studies* – je trouve l'appellation anglo-saxonne moins pompeuse que la « traductologie » française –, ainsi que dans l'histoire des traductions et des traducteurs, mais il y a encore beaucoup à faire. Par exemple, une grande enquête sociologique sur la condition du traducteur, à la manière de celle de Bernard Lahire sur les écrivains (*La Condition littéraire*).

Bibliographie sélective

Auteur :

Entre scribes et écrivains. Le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine, Arles, Actes Sud, 2003.

« Translating in the Arab World », *The Translator*, 21/2, 2015, Londres, Routledge (en codirection avec Samah Selim).

Traducteur :

Sonallah Ibrahim, *Cette odeur-là*, Arles, Actes Sud, 1992 ; *Les années de Zeth*, Arles, Actes Sud, 1993 ; *Le petit voyeur*, Arles, Actes Sud, 2008.

Naguib Mahfouz, *L'Amour au pied des pyramides*, Arles, Actes Sud, 1997.

Ahmed Khalid Towfik, *Utopia*, Paris, Flammarion, Ombres noires, 2013.